

# VOYANCE ET CONSÉQUENCES

J'atteste sur l'honneur que les situations ci-décrites et leurs conséquences se sont bien déroulées; je ne change que les noms. Ce que j'ai "vu" et les circonstances ont découlées (parfois) est arrivé est vraiment **TOTALEMENT EXACT**. La voyance, c'est de la spontanéité; si l'on tente de ramener au réel par quelques vœux d'égoïsme que ce soit, on perd la précision de l'intuition. Je ne mens jamais, je suis **TOUJOURS TOTALEMENT SINCERE**. Même quand j'ai indiqué le décès de personnes très, très célèbres.

## Le droit de cuissage ©

Tout ce que j'écris ici est l'exacte vérité. Je le jure sur mon honneur!

J'ai commencé à travailler officiellement (car j'avais déjà un peu travaillé afin de ramener quelques piécettes dans ma famille appauvrie après le décès de mon papa) le 11 août 1964; c'était le lendemain de mes quatorze ans. Il fallait qu'ils soient révolus pour être embauché en ce temps là. C'est donc si je ricane in-petto lorsque j'entends hurler les saints-dikas qui refusent que des gosses, qui n'ont rien à faire de l'école mais, pourraient trouver leur compte et même du bonheur dans l'apprentissage d'une profession. Ces imbéciles de syndicalistes s'imaginent que tous les français peuvent être des p(f)onctionnaires bien planqués comme eux le sont, alors qu'après quelques années d'apprentissage, les jeunes pourraient, pourquoi pas, ouvrir leur commerce de boulanger, pâtissier, boucher, etc... Poïlane doit bien se marrer devant tant de bêtise crasse!

Je ne dis pas que j'étais malheureuse comme les pierres dans les usines à confection, cependant, vers l'âge de 17 ans, je me suis dit que j'avais -sans aucun doute- un autre avenir... j'ai passé des tests que l'on appelait psychotechniques et l'on s'aperçu (comme durant l'année 1962 passée au lycée Raymond Naves de Toulouse, que j'avais un QI de 130) et que je pouvais avoir une profession plus valorisante.

(N'en déplaise à toutes les mécaniciennes en confection de notre pays et à notre imbécile de ministre actuel de l'économie qui a répété à des ouvrières qui risquaient de perdre leur emploi que, si elles se trouvaient là, c'est parce qu'elles étaient incapables de faire autre chose: on peut être ouvrière d'usine et savoir cuisiner son pot-au-feu et son cassoulet, changer les couches de ses enfants (qui, un jour seront de bons contribuables à engraisser les fonctionnaires de sont genre), et même repasser les chemises du mari, chose que ce crétin endimanché ne doit pas savoir faire une demi-seconde!

Ayant donc obtenu en mars 1970 un CFPA de secrétaire aide-comptable (avec mention bien!), je fus embauchée rapidement en juin 70 dans une imprimerie toulousaine comme "compositrice sur IBM 80"; en fait, cette machine, pourtant dernier cri de la technologie, était défectueuse pour rendre les services attendus par les imprimeurs (la machine en question, un genre de précurseur des machines traitement de texte, puis des ordinateurs que vous utilisez en ce moment).

N'ayant pas souvent de travail dans la compo et voulant honorer mon bulletin de salaire, je me promenais dans tous les services de l'imprimerie, apportant mes services là où c'était réclamé. Je suis donc devenue polyvalente et j'ai appris tellement de nouvelles choses! Vous ne saurez jamais à quel point une personne à qui on a refusé de faire des études à soif d'apprendre sans jamais cesser de toute sa vie.

Ce qui me plaisait le plus était de trainer au service photogravure. Il y avait deux employés hommes, dont l'un, le photogaveur, arrivait en bout de course de ses années de travail. Je l'aimais beaucoup, il me faisait bien rire avec son humour et j'ai conservé en mémoire quelque unes de ses contrepèteries, genre: "jeux de mo-to", "jeux de mo-tard", "jeu de mo-lard" ou encore "dans quel-le éta-ge-ère...". Cela fait passer quelques moments de convivialités et de connivences loufoques entre les ouvriers. Des petites pauses humoristiques pour couper les heures de dur labeur.

Il m'enseigna le "détourage" et le développement de "simili noir". Le copiste, m'a enseigné le "montage" et l'"insolation" des plaques offset. Nous nous entendions bien tous les trois, ainsi qu'avec la douzaine des autres Ouvriers du Livre qui travaillait là. Il y avait également quelques monteurs typos, une technologie mourante... Le chef d'atelier typo était un des supports toulousain de la "CGT du Livre". Tandis que notre patron, le patron de l'imprimerie, était communiste. Mélange, mélange.

Il arriva que je tombais amoureuse et que je quittais cette imprimerie car il habitait un village à 35 km de Toulouse. Les choses s'envenimèrent et je revenais habiter ma Ville Rose et je tentais de me faire ré-embaucher dans le "Labeur toulousain". Avec un culot monstrueux, je me suis présentée comme étant photogaveur offset; alors qu'en fait, j'avais de bonnes notions mais de là à m'approprier ce titre.... c'était important pour l'état de mes finances... il n'y avait pas d'allocations de toutes sortes en ce temps-là

Je réussis, cependant à trouver un emploi souhaité dans la photogravure en tant que telle. En fait, j'ai été la première femme photogaveur à Toulouse. Il n'y avait JAMAIS de femme dans ces services photo. L'imprimeur qui a osé le faire, n'avait pas le choix, les photogaveurs mâles étaient rares car tous étaient embauchés... il m'a donc prise dans son service, ne pouvant mais... L'imprimerie en question a fait faillite depuis longtemps... cependant, cette l'imprimerie faisait les carnets de chèques pour les banques du coin... je puis vous dire qu'elle faisait l'objet d'une grande surveillance avec inspecteur de la banque de France et policier...

Je n'étais pas dans le service spécial chèques mais j'étais dans l'atelier de la photogravure disons normale. Le premier travail que j'ai dû réaliser au labo-photo, je me souviens qu'il s'agissait de "tirer des photos" de jeeps et autres véhicules tout-terrains pour l'armée française. Je devais les travailler sur agrandisseur et les développer en négatifs puis réaliser des photos papiers, comme il se réalisait en ce temps-là, développement à la cuvette en lumière rouge. Je devais tirer agrandir et mettre sur papier plus de six cent diapositives!

Développer ces tirages m'a pris énormément de temps, environ plus de deux mois. Je m'en sortais très bien, j'étais contente, j'étais vraiment photogaveur. Le seul souci, c'est que l'imprimeur, durant ce temps, cherchait un homme photogaveur. Le traitre! il ne m'avait pas dit cela le jour de l'embauche... je me suis donc retrouvée sans travail... (les patrons m'ont fait ce coup, deux fois)! Les patrons imprimeur ne parvenaient pas à se faire à cette idée d'une femme dans l'atelier de photogravure.

On m'avait donné une semaine pour trouver un autre emploi. Oui, bien sûr, si j'avais fait appel à la CGT, ils auraient pu faire semblant de s'occuper de mon problème. Mais, je n'avais pas la carte de syndiquée... et pourquoi? parce que ces messieurs ne savaient pas quoi faire d'une femme photogaveur... y'en a pas... y'en aura jamais, pas de bonne femme pour nous piquer notre boulot!

C'est en quelque sorte ce que l'on m'a répondu à la première imprimerie, celle que j'avais quittée pour suivre mon amoureux. Le patron refusait de me payer une prime qu'il donnait à tout le monde et que j'avais déjà touchée deux fois. Ne pouvant obtenir gain de cause, je l'ai mis au prud'homme et j'ai demandé au chef d'atelier typo - puisqu'il était important au syndicat- de m'aider. Il ne répondait jamais à mes demandes: en fait, même à Paris, on ne savait pas quoi faire des filles de photogravure. Donc, ils ne m'aideraient pas.

J'ai gagné mon prud'homme toute seule. On n'avait pas besoin d'avocat en ce temps-là, je me suis défendue moi-même. J'ai gagné sans problème d'autant plus que le jour du procès, le patron a dit au tribunal cette phrase extraordinaire: "je sais bien que je dois cette prime à Mme E. Je vais la lui régler bien sûr. Je suis ici pour dire qu'une aussi bonne employée que Mme E. ne doit pas mettre un aussi bon patron que moi au prud'homme"! Oui, tel que.

**Tout ce que j'écris ici est l'exacte vérité. Je le jure sur mon honneur!**

Je suis maman-célibataire et que je n'ai d'autres revenus que mon salaire et l'allocation orphelin (environ 50 francs par mois); la nourrice qui garde ma fille -car je travaille souvent la nuit- me prends 450 francs par mois et j'en gagne 900 (soit à peine 172 francs de plus que le smig normal pour 40 heures).

En ce temps-là, le smig augmente en 1972 par exemple, 3 augmentations: 4,10 francs le 1er mai, 4,30 F. le 1er juillet, 4,55 F. le 1er novembre pour 40 heures par semaine. Vous comprenez aisément qu'en en donnant la moitié à la gardienne de ma fille, que je ne puisse rester longtemps sans travailler. Durant cette ultime semaine, j'appelle quelques amis ouvriers d'imprimerie et je leur raconte mon problème; "aidez moi vite, à trouver un autre emploi!".

Un des derniers jours de travail dans l'imprimerie (des chèques), je reçois un coup de téléphone. Ce n'était certes pas usité mais, comme il me fallait chercher un autre travail, la direction laissa passer l'appel personnel. Il émanait du chef de service photogravure du quotidien régional. On lui avait communiqué ma recherche et il m'appelait "pour me présenter devant lui en vue d'embauche". Il me proposait un salaire défiant toute concurrence d'avec les petites structures dans lesquelles j'avais travaillé. Et, j'ai refusé!

Je ne savais pas qu'en ce temps-là, tout le Labeur et la PQR toulousaine était soufflé de savoir qu'une fille avait travaillé dans le studio photogravure d'une petite structure durant près de trois ans dans la première imprimerie (voir plus haut). Mon premier patron ayant fait la révélation au Conseil des Prud'hommes que j'étais une grande professionnelle, cela avait fait le tour des imprimeries toulousaines... je n'en savais rien. Il n'y avait pas d'études ou d'enseignement public pour apprendre cette profession, en ce temps-là.

On se formait sur le tas. En l'occurrence, ceux de La D. comprirent qu'en embauchant des femmes, ils pourraient faire baisser les salaires.

Il faut dire que les photgraveurs (hommes) étaient les mieux payés dans cette activité surtout au niveau national. Ils embauchèrent donc des femmes, les payèrent moins. La CGT du Livre ne mis le holà que bien plus tard... en acceptant de reconnaître des femmes et les encarter si possible. Sans le savoir, jamais mis la pagaïe en devenant femme-photgraveur. Moi, je savais que je gagnais un peu plus que le smig de l'époque. Cela m'était utile. J'ai été embauchée au coefficient 90 alors que les hommes avaient du 160 ou 170. Soit presque trois fois plus que moi au niveau du salaire. La CGT se tâtait pour savoir quel était le bon indice pour "les femmes" de photgravure. Elles eurent plus tard le 110 mais, cela a peut être changé depuis.

Elle est totalement folle! Allez-vous penser... pourquoi a-t-elle refusé un poste si bien payé. Avec la certitude de rester en place jusqu'à sa retraite! Sans compter tous les avantages d'un poste dans un grand quotidien...

J'allais récupérer toutes les semaines ma fille chez sa gardienne. Nous avons discuté de mon problème d'emploi. Incidemment, elle me dit: "n'allez pas à La D. (le quotidien local); il est bien connu que les femmes subissent un droit de cuissage! Vous passez à la casserole et vous êtes embauchée"... avec une moue tellement méprisante!...

Cela m'avait totalement sidérée! je lui ai fait répéter deux fois. Elle me dit cela sur un ton: celles qui font ça, sont des filles de rien.... N'oubliez pas que longtemps encore les mères-célibataires n'étaient que des "sale fille mère", des moins que rien rabaissée au rang de prostituées.... (sans offenser ces dames qui gagnaient mieux leur vie que moi, qui me suis crevée à faire des tas et des tas d'heures supplémentaires pour des fifrelins) sans être mieux traitée, croyez-moi.

Voilà pourquoi j'ai refusé cet emploi. Pas pour avoir une meilleure considération de la nourrice de ma fille. Mais, pour ma propre considération personnelle. Chose que j'ai dis au personnage qui m'appelait, il était un peu soufflé mais, en bafouillant, il reconnu, à l'insu de son plein gré (j'adore cette expression débile!) que c'était la vérité!

A la suite de quoi, j'ai trouvé un travail dans un autre service de photogravure. J'y étais en contrat d'essai de trois mois. Tout le monde était content de moi. Et le chef du service photo m'a dit qu'il avait indiqué aux instances supérieures que je travaillais parfaitement bien et souhaitait que je sois embauchée définitivement.

La dernière semaine de cet essai, l'autre photographeur était de mariage. Mais, devant prendre son service à minuit, il n'avait pas jugé bon de demander un congé. Il est arrivé avec plus d'une heure de retard, tellement pompette que, bien que devant quitter mon service à minuit, je suis restée pour faire son travail en attendant qu'il dégrise un peu... Brave fille, je ne voulais pas qu'il soit licencié... il avait femme et deux enfants... il allait et venait en titubant et tentait de reprendre ses esprits à coups de cafés.

Je commençais à fatiguer un peu, j'étais "sur mes pieds" depuis 11 heures de travail sans discontinuer. J'aime mon boulot, mais quand même. Vers trois heures du matin, encore totalement ivre, il passe dans le noir inactinique et vient me dire: "tu ne pourrais pas me faire un pompier?" en dégrafant sa braguette et en s'agrippant à moi avec force. Je l'ai repoussé fortement en l'insultant. J'ai pris mes clics et mes claques et je suis partie, le laissant seul avec son boulot à faire. Bien évidemment, il n'a pas travaillé et cela à bien dérangé les autres services. Je travaillais dans l'imprimerie SOMI qui faisait en ce temps-là le Mido!... (depuis racheté par le quotidien La D. dont j'ai parlé ci-dessus). On faisait également le Journal "Le Meilleur".

A votre avis, comment ce triste personnage s'est dédouané de ne pas avoir fait son boulot de nuit et mis en péril la sortie du Meilleur? Il a tout simplement dit au chef d'atelier que je lui avais fais des avances, qu'on avait fais des tas de choses pas propres dans le labo-photo, que c'était de ma faute, que j'étais une allumeuse et que de plus, j'étais mauvaise photographeur. Mon essai a été refusé et, une fois de plus, je me suis retrouvée sans emploi de photographeur.

Etant donné la pagaïe dans les esprits des patrons imprimeurs, je finis avec quelques difficultés tout de même, à trouver une nouvelle embauche où je suis restée trois ans et demie. Déjà, je commençais à m'intéresser à la voyance.

En début de 1986, étant voyante depuis trois ans, je reçois un appel téléphonique d'un monsieur qui disait vouloir un rendez-vous immédiatement (il était dans un café pas loin de mon bureau rue de Thionville). Il insistait, il semblait désespéré.

J'étais fatiguée, j'avais reçu pas mal de monde. De plus, comme mon bail n'était pas renouvelé, j'avais quelques soucis en tête pour savoir si je cherchais un autre local où si je me lançais à travailler à domicile, sans voir les consultants. Un challenge incroyable encore à tenter de relever. Ce que j'ai fait depuis cette date, je travaille au son de la voix, chez moi, sans rencontrer les gens. La première à Toulouse et peut-être même ailleurs en France. Je n'avais pas besoin du Tarot.

L'homme insiste et me raconte son histoire: "Je travaille à La D. et j'ai fais la bêtise d'avoir des relations avec une femme... Maintenant elle me harcèle et j'ai peur qu'elle raconte tout à mon épouse. J'ai peur de ce qui pourrait se passer... vous comprenez, j'ai trois enfants"....

Aussitôt je pense à l'histoire du droit de cuissage. Je lui en parle... il reconnaît les faits du bout des lèvres. Puis ajoute "comme elle est très jolie, j'ai fais la bêtise de coucher trois ou quatre fois de plus... et maintenant, elle s'accroche à moi, elle dis qu'elle m'aime, elle me poursuit partout au travail, elle veut tout dire à ma femme... je ne sais pas quoi faire...

"Je dis: avant d'être voyante, j'étais ouvrière d'imprimerie, dans quel service êtes-vous? je connais un peu.... (je me doutais fort de la réponse)...

"Je suis le responsable du service photogravure (j'aurais parié, j'aurai gagné!)...

"Et bien, je suis celle qui vous a refusé l'emploi de photographeur il y a quelques années, justement à cause de ce droit de cuissage...

### **NON MAIS, VOUS IMAGINEZ SA REPONSE?**

**Je suis sûre que vous n'imaginez pas ce qu'il a répondu.**

"Justement, j'embauche en ce moment, cela vous intéresse?"

En règle générale, je réponds avec vivacité des femmes du Midi (ce qui me cause souvent des problèmes). Cependant, à de très rares occasions, je puis répondre durement, comme tombe le couperet de guillotine. Je lui débite d'une voix métallique: "Non, il n'en a jamais été question! pour votre problème, c'est bien fait pour vous. Démerdez-vous"!

Pas gentille? Comme on dit couramment: le trop et le peu...

Quant à l'ouvrier qui m'a fait perdre l'emploi du Midol, il a été condamné, voire à fait de la prison pour escroquerie. A plusieurs reprises.

Mais, orgueilleux comme un fou, goujat comme pas deux, il a monté un journal local qui a fait faillite avec des tas escroqueries, puis a créé "son" parti politique bidon et sans vergogne aucune, s'est présenté à des élections générales locales et au Conseil des Prud'hommes.... pour faire bonne mesure, je l'ai vu également candidat à des élections à la chambre des métiers.

Sans rire ni autres commentaires!